

—Les haines les plus fortes, comme les feux les plus ardents, finissent tôt ou tard par s'éteindre...

—Ah ! si je pouvais le croire, comme cette pensée me rattacherait à la vie ! Vivre pour Marie ! quelle joie !... Vous êtes mon ami, cher comte ?

—Votre ami bien sincère.

—Voulez-vous me rendre un service ?

—Certes, je suis tout prêt. Mais parlez peu, je vous en prie, et surtout ne parlez pas de choses qui vous affligent... Une complète tranquillité est indispensable pour votre prompt guérison.

—Ce dont je veux vous parler n'a rien d'affligeant pour moi, au contraire...

—Je vous écoute. De quoi s'agit-il ?

—Vous connaissez Gabriel Servet ?

—Un jeune artiste de grand talent... Je le connais et je l'admire...

—Vous savez qu'il est mon ami, et avant de tomber malade j'allais chaque jour travailler dans son atelier.

—Il a commencé un portrait de Marie... Ce portrait, quoique inachevé, est d'une merveilleuse ressemblance... Voulez-vous aller le voir ?...

—Le portrait ? demanda le comte en souriant.

—Non, répondit Albert, le peintre...

—Si vous le désirez, j'irai bien volontiers...

—Oh ! je vous en prie !... Cela me fera tant de plaisir !

—C'est donc convenu... Que lui dirai-je ?

—Que je lui demande de faire à mon intention, d'après le portrait, une miniature, un médaillon. Il ne refusera pas cela, car il m'aime, j'en suis sûr, et il faut qu'il soit très occupé, très absorbé, pour n'être point venu me voir depuis plusieurs jours... Il comprendra quelle sera ma joie d'avoir sans cesse auprès de moi, sous la glace de ce médaillon, le doux visage de Marie, pour le contempler... pour l'embrasser...

En ce moment l'émotion s'empara du malade, de grosses larmes coulèrent de ses yeux et des sanglots soulevèrent sa poitrine.

—Voyons, Albert, voyons, mon ami, calmez-vous ! fit le comte en serrant les mains du jeune homme. Cette agitation ne vaut rien pour vous... Chassez-la donc ! Je vais aller immédiatement chez M. Servet, et j'obtiendrai de lui qu'il fasse ce que vous souhaitez mais à la condition que vous refoulerez ces larmes qui vous font beaucoup de mal et me font à moi beaucoup de peine.

Le fils du juge d'instruction eut un sourire d'une expression céleste.

—Je ne pleurerai plus... je vous le promets... dit-il. Vous êtes bon... Vous m'aimez bien... Merci !...

Yvan Smoïloff, fidèle à sa promesse, quitta le jeune homme et se rendit rue Vavin, à l'atelier de Gabriel Servet.

Le peintre n'était point chez lui.

Un domestique, fort occupé à mettre de l'ordre dans l'atelier, répondit au comte que M. Servet, membre du jury d'examen pour le Salon qui ne devait pas tarder à s'ouvrir, ne rentrerait que très tard, mais qu'il serait possible sans doute de le rencontrer le lendemain.

—Je reviendrai demain... fit le jeune russe. Prévenez M. Servet de ma visite, je vous prie...

Et il laissa sa carte.

IX

Maurice avait résolu de suivre sans perdre de temps les conseils de ses associés, et de hâter son mariage autant que cela dépendrait de lui.

Son existence actuelle, pleine de crimes et de dangers, de terreurs et d'angoisses, le fatiguait horriblement.

Il voulait arriver vite au but de ses rêves, toucher sa part de l'héritage d'Armand Dharville et vivre en bon bourgeois millionnaire.

Une fois l'héritage partagé, se disait le jeune homme, l'abbé Méryss et le capitaine Van Broeke s'en iront à tous les diables, en Amérique ou aux grandes Indes, et avec eux disparaîtra toute chance que les recherches

de la police parisienne aboutissent un jour ou l'autre. Plus de péril, alors ; la tranquillité absolue ; la paix de l'esprit et du cœur ; point de remords et beaucoup d'argent...

—Quel mariage ?

Maurice Vasseur, cette exception dans l'humanité, raisonnait ses belles espérances aussi froidement qu'il avait combiné ses actions monstrueuses !

En quittant la rue de Suresnes, il se rendit à l'hôtel de la rue de Verneuil.

C'était l'heure de la visite quotidienne du docteur Dufresnes.

Mme Bressolles reçoit-elle ? demanda Maurice au valet de chambre qui répondit :

—Monsieur et madame sont au salon avec le notaire de monsieur, qui est venu pour affaires... Ils ont donné l'ordre de ne pas les déranger tant que le notaire serait là, mais M. Maurice est presque de la maison, et s'il veut attendre au petit salon ou au fumoir.

—Oui, interrompit le jeune homme, j'attendrai. Comment va Mlle Marie aujourd'hui ?

—Toujours la même chose, monsieur... Bien faiblotte, notre pauvre demoiselle, bien faiblotte...

A cette minute précise un coup de timbre retentit, annonçant une visite et le médecin parut.

—Ah ! s'écria le valet de chambre, voici M. le docteur !

Maurice fit quelques pas à la rencontre du nouveau venu qui lui tendit la main et lui dit :

—Bonjour, M. Vasseur... Vous m'avez devancé... Comment va-t-on ici ?...

—Je n'en sais rien, docteur, j'arrive... Le valet de chambre à qui j'adressais cette question me répondait qu'il n'y avait aucun changement...

—Hum ! hum ! fit le médecin, aucun changement ! Il faut qu'on se hâte de suivre un peu plus à la lettre mes prescriptions, sinon je me fâcherai... Où est M. Bressolles ?

Le domestique répliqua, comme il l'avait déjà fait un instant auparavant :

—Au salon, monsieur, en affaires... avec madame et le notaire...

—Bien, je le verrai tout à l'heure... Mlle Marie est-elle descendue ?

—Oh ! non, monsieur, elle est dans sa chambre...

—Dans sa chambre ! par ce beau ce temps quasi printanier !... Claquemurée au lieu de respirer l'air pur et de prendre un bain de soleil !... Isolée avec ses idées noires, quand j'ai recommandé de continuer des distractions !... Si tout cela ne se modifie pas au plus vite, je rendrai mon portefeuille ! On ira chercher un de mes confrères !...

—Monsieur le docteur monte-t-il tout de suite chez mademoiselle ?

—Non... je veux parler d'abord à M. Bressolles. J'attendrai...

—Nous attendrons ensemble, dit Maurice. Venez au fumoir, docteur... Je ne serais pas fâché d'avoir avec vous un instant de conversation...

—Tout à votre disposition...

Le médecin suivit au fumoir le fils d' Aimée Joubert, et tout en allumant un cigare demanda :

—De quoi s'agit-il ?

—De Mlle Marie...

—Ah ! ah !... Est-ce que vous connaissez par hasard un moyen de la guérir ?

—Peut-être bien...

—Dois-je saluer en vous un de mes collègues, cher monsieur ? Auriez-vous étudié la médecine ? fit le docteur en souriant.

—Très peu... en amateur... mais assez cependant pour pouvoir mettre un point lumineux dans les ténèbres...

—Vous piquez ma curiosité, je l'avoue...

—Je suis prêt à la satisfaire. Apprenez-moi d'abord, vous, dit Maurice, si vous attribuez la maladie de Mlle Bressolles aux suites du terrible accident dont elle a été victime...

—La morsure de la vipère ? En grande partie, oui.

—En grande partie, répéta Maurice. Y aurait-il donc encore une autre cause ?

—Il y en a une, et je croyais que vous ne l'ignoriez pas...

—Faites-vous allusion à l'amour enfantin que Mlle Bressolles croit éprouver pour M. Albert de Gibray ?

—Sans doute...

—Mais cela n'a pas d'importance...

—Cela en a beaucoup plus que vous ne le croyez... Enfantin ou sérieux, l'amour dont nous parlons cause une souffrance morale à Mlle Marie, et la souffrance morale devient souffrance physique pour son corps affaibli...

—A cela, quel remède ?

—Il y en a deux : Le premier, simple dérivatif, la distraction. Le second, tout-puissant, un autre amour.

—Très bien... Nous traiterons cette question dans un instant... Occupons nous maintenant de cette part de maladie résultant de la morsure venimeuse... Malgré la succion opérée par Albert de Gibray, une partie du venin s'est donc mêlée au sang ?

—Oui. Cette partie est trop faible pour occasionner la mort, mais suffisante pour déterminer la maladie de langueur qui ne laisse pas de me préoccuper beaucoup, et de m'inquiéter un peu...

—Avez-vous étudié les travaux des médecins d'Amérique qui se trouvent à même, plus souvent que leurs confrères d'Europe, de combattre le virus des reptiles ?

—Oui.

—Vous avez lu le fameux mémoire de John Brown ? —Je l'étudiais ce matin encore avec un intérêt très vif... répliqua M. Dufresnes. Mais à quoi diable en voulez-vous venir ?...

X

Maurice répondit à la question du Dr Dufresnes par une autre question :

—Parmi les moyens de guérison indiqués par John Brown, n'en est-il pas un qui, plus particulièrement, ait attiré votre attention ?

—Oui.

—Lequel ?

—Celui qui se rapporte au mariage de la jeune fille mordue par un reptile, et restant soumise à l'influence morbide d'une portion de venin mêlée au sang...

—C'est justement sur ce moyen curatif que je voulais appeler votre attention. Le regardez-vous comme infaillible ?...

—Oui, puisque telle est l'opinion, non seulement de l'auteur américain mais de plusieurs spécialistes français très compétents...

—En avez-vous parlé à M. Bressolles ?

—Assurément non...

—Pourquoi ?

—A quoi bon parler d'une chose impraticable ?

—Impraticable, à quel point de vue ?

—Mlle Bressolles est, paraît-il, très éprise d'Albert de Gibray, qui s'est si courageusement dévoué pour elle... Or, Albert de Gibray est malade, très malade et, d'après ce que j'ai entendu dire au médecin sa guérison paraît au moins douteuse... Il est donc matériellement impossible de penser à lui comme mari et, en supposant que Mlle Bressolles, cédant aux sollicitations de son père et au désir de combattre victorieusement la maladie de langueur qui la mine, se résignât à une autre union, où rencontrer l'homme qui, dans l'état où se trouve la pauvre jeune fille, consentirait à la prendre pour compagne, pâle, amaigrie, se soutenant à peine ?...

—Cet homme existe, n'en doutez pas ! s'écria vivement Maurice.

—Oh ! oh ! fit le docteur, comme vous dites cela chaleureusement ! Est-ce que par hasard ?...

Il s'interrompit.

A suivre